

d'une mythologie uchronique : il y est question d'évolution divergente et de pharmacologie parallèle, d'événements mystérieux comme la catastrophe de Toungouska, d'échanges sur le *deep web*, ou encore de transe chamanique et de relation originelle au non-humain. Présentée en face de *Pharmakon*, une photographie montrant deux ampoules remplies d'une substance inconnue, l'une incolore et l'autre noire, la projection fractionne les unités de savoir (comme l'on parle en chimie de distillation fractionnée) et les fait recirculer en boucle.

Méditation sur le pouvoir des molécules, sur les cellules politiques dormantes et sur ce qui dort dans nos cellules, cette pièce est un sort jeté, depuis un espace-temps futur ou très ancien, au capitalocène et à toute société reposant sur le contrôle. Comme une sorte de matrice, ou de réacteur, qui communiquerait en silence avec les gestes, les signes, les objets talismaniques et les résidus spectraux disséminés dans les salles de l'exposition, il constitue le pendant conceptuel des mondes sensoriels construits par Laurie Dall'Ava : mondes des espacements et de l'inframince, où des sons ténus, des images devenues parfois presque dessin et des signes inconnus se glissent dans la mémoire pour *in fine* faire monde. Bouclant la boucle, l'énigmatique phrase présente à l'entrée refait son apparition dans la dernière salle sur une petite carte, que le spectateur est invité à prendre avec lui, souvenir d'un espace imaginaire dont l'ombre continue à se projeter au-delà de la présence physique, et peut-être à se transformer en lumière.

Victor Mazière,
Critique d'art et philosophe.

Laurie Dall'Ava

« Archives sauvées des eaux »



Laurie Dall'Ava, *Community II*, 2020. Habitation Yanomami, Brésil. Digigraphie, 30 x 45 cm.

L'hypothèse de l'ailleurs

Laurie Dall'Ava est d'abord une artiste de la photographie. L'itinéraire de sa formation l'a conduit d'Arles – et de son école nationale supérieure – jusqu'à Lima au Pérou, au *Centro de la imagen*. Elle s'attelle à travailler le médium à partir de ses propres réalisations ou bien en puisant dans un corpus iconographique qu'elle façonne à partir d'archives qu'elle aime compulsiver. Ce dernier est une recherche en soi. Il devient une ressource selon les projets d'expositions qui s'offrent à l'artiste. Il regroupe des images à caractère géologique et anthropologique figurant des habitats, des rituels, des gestes, des moments de soins... Elle constitue, en parallèle, d'autres collections de sons ou encore d'objets vernaculaires issus aussi bien de la campagne où

elle vit que de « lointains » où elle va. Ces éléments, dans leur nature première, appartiennent autant au registre du sacré, pour certains, qu'à l'usuel le plus populaire et simple, pour d'autres. Ce qu'elle réunit – qu'il s'agisse d'images, de sons, d'objets – n'est pas une matière déréalisée et distante. L'artiste s'implique, voyage. Elle expérimente des territoires autres qui constituent ses centres d'intérêt, en particulier en Amérique du sud, dans des zones forestières – des espaces en tension, théâtres de résistances minoritaires. L'artiste a besoin d'habiter tout comme d'être habitée par les environnements que ses recherches mobilisent. En résonance à cette démarche, les expositions de l'artiste deviennent des convergences, des invitations

faites au monde, à des savoirs multiples, sans hiérarchie, sans modernité autoritaire. Elles sont aussi des tissages, des associations rêveuses, des hypothèses sur de possibles autres mondes en construction.

Pour cette exposition, « Archives sauvées des eaux », elle a désiré travailler avec certaines images puisées dans un vaste ensemble qu'elle intitule « Documentation Anesthésie ». Il recouvre des pratiques de différents groupes humains visant à altérer la conscience des individus pour atteindre des états de transformations intérieures, de guérisons. L'exposition comporte, en outre, des objets, des sons, des traces d'expériences en cours, chimiques, rituelles... En particulier, le liquide vert – une extraction de chlorophylle – apparaît comme une *présence* magique et vitale. Il provient d'une collaboration avec Victor Mazière. Cette pièce fait aussi partie d'une recherche ouverte portant sur les issues curatives qui existent dans des environnements donnés du monde, résultants de savoirs traditionnels. Cette collaboration donne aussi lieu à une pièce textuelle, montrée sous la forme d'une projection. Elle imbrique différents registres lexicaux concourant à un long « poème-transe ». À partir de dimensions scientifiques, géopolitiques, géographiques, existentialistes et poétiques, un vertige hypnotique peut saisir le regardeur.

Que Laurie Dall'Ava soit l'auteure initiale des photographies ou bien qu'elle puise dans ses archives, toutes les images de l'exposition sont bien évidemment ses propres œuvres, et ce, pas seulement en raison d'un acte artistique appropriationniste. Chacune est redécoupée, transformée par un long travail qui redéfinit sa trame, sa couleur. Certaines reçoivent une action répétitive, – comme selon un rituel qui viendrait affecter l'ensemble de leurs étendues, produisant un nouveau motif et les rendant particulièrement méditatives ; plus picturales aussi. Pour d'autres, l'artiste travaille l'image dans le sens de ce qu'elle représente déjà. C'est le cas pour celle

installée dans la dernière salle et intitulée « *Fire ceremony* » : l'atmosphère vaporeuse, enfumée, d'une cérémonie est délibérément renforcée par un travail de l'artiste. L'image d'archive est ainsi clairement déplacée, elle devient plus ambiguë, plus polysémique du point de vue à la fois de sa représentation et de son statut. Mais, l'exposition est aussi un moment qui « agit » sur les images et plus globalement sur tous les signes agencés. « Archives sauvée des eaux », est certainement aussi une exposition-œuvre à l'intérieur de laquelle chaque *présence* est « nourrie » par les autres *présences*.

L'artiste fait montre d'une grande proximité avec les sujets figurés, elle en parle avec passion, comme selon un engagement personnel à porter l'ailleurs, l'autre. Cependant, les expositions qu'elle propose ne sont pas seulement une simple invitation à aller vers d'autres cultures, d'autres groupes humains. Elle façonne au contraire une situation où chaque élément, un peu mutique et secret, participe d'une totalité ouverte. Alors, comme au travers d'une fiction anthropologique, le regardeur se déplace entre des vues d'habitats traditionnels, des objets magiques, des aperçus de rituels. Il est invité à fabriquer le récit d'un monde alternatif, mû par d'autres règles que le sien. Par tradition, les sciences de l'homme ont spécifié, délimité, hiérarchisé, organisé, localisé. Pourquoi le monde ne serait-il pas aussi un tout fait de liens, de complémentarités, d'hypothèses adjacentes ?

Cette exposition est certainement une invitation, poétique et rêveuse, à porter des regards libres sur des *présences* que les forces dominantes du monde altèrent... Et, par exemple, malgré son potentiel polysémique, peut-être pouvons-nous – devons-nous – regarder cette substance verte, située en surplomb de la seconde salle, comme une seule et pure présence chromatique dans une exposition d'art ?

Paul de Sorbier,
responsable de la Maison Salvan.

Archives à-venir d'une mémoire moléculaire

Dans « Archives sauvées des eaux », Laurie Dall'Ava revisite un corpus documentaire, qu'elle a peu à peu constitué pendant une dizaine d'années, et qu'elle nomme « Documentation Anesthésie ». Le titre de l'exposition, s'il peut faire penser à un déluge ancien ou à la montée contemporaine des océans, évoque aussi l'image du Léthé, le fleuve de l'Oubli où les âmes des morts, avant d'entrer dans de nouveaux corps, venaient s'abreuver pour effacer le souvenir de leurs vies passées. Mais à la différence du mythe grec, ce n'est pas à une destruction définitive du souvenir que s'intéresse Laurie Dall'Ava, mais plutôt à son changement d'état : on pourrait dire, par analogie avec la chimie organique, que l'eau est le solvant de la mémoire, c'est-à-dire le milieu qui à la fois en dissocie les éléments, les attire à lui et les conserve. Lors d'une solvation, les atomes, ions et molécules d'une substance se dispersent et interagissent avec les molécules du solvant pour s'insérer dans sa structure. La chimie est la science de la transformation, et c'est, au fond, de changement d'état qu'il est question dans « Archives sauvées des eaux » : d'une mémoire transférée, préservée ou rescapée. Destinée par essence à un témoin futur, la temporalité de l'archive s'inscrit d'emblée dans un hors-temps : toujours-déjà passée, l'archive témoigne pour un témoin à-venir, attendant, anesthésiée, qu'un regard la ranime.

L'exposition de Laurie Dall'Ava trace ainsi diverses routes de mémoire, où se croisent des stratégies d'effacement et de réapparition, construisant, au fil du parcours, un jeu de reflets conceptuels sur l'idée de résistance - de l'archive à l'oubli mais aussi résistance des communautés humaines et non-humaines face à un effacement programmé. Ce double axe se retrouve dans le choix des œuvres proposées : des images d'archives blanchies, où l'on devine des gestes de soin, quelques objets, culturellement insituables, des sons et des odeurs

évoquant les rémanences d'un rituel.

Une sensorialité à la fois précise, osseuse et ténue se met en place dès l'entrée, où une scénographie minimale donne le ton de l'exposition : un tirage épinglé au mur et une feuille de papier sur une tablette forment comme un pont imaginaire entre les territoires physiques et intérieurs, invitant le visiteur à partir à la recherche d'une part de soi perdue dans la mémoire ou dans la profondeur archétypale d'une forêt. Dans la seconde salle, le regard se pose sur trois plaques de verre, presque en lévitation sur un présentoir semblant lui-même suspendu dans l'espace. Du noir de fumée, en se déposant dans les signes gravés sur des plaques de verre, a révélé les informations binaires d'une photographie, qui, elle est placée dans la dernière salle de l'exposition. La succession rythmique des lignes et des silences rappelle à la fois la musique répétitive et les systèmes chaotiques, où une structure finit par émerger dans un apparent désordre. Elle évoque aussi un langage inconnu, le code à partir duquel la réalité phénoménale émerge du néant. En informatique, on nomme l'encodage fondamental d'un système complexe, *root*, c'est-à-dire racine. La réalité toute entière a un jour émergée de cette racine invisible : il y a là une analogie avec le monde végétal qui a inspiré l'une des deux œuvres sur laquelle nous avons collaboré : une fiole remplie d'un liquide vert émeraude, évoquant un fluide vital qui parcourrait la nature. Composé de molécules extraites sélectivement à l'aide de différents solvants, il fait le trait d'union entre les univers des techno-sciences, du chamanisme et de l'alchimie, convoquant tour à tour à l'esprit les images du laboratoire, du breuvage psychotrope des rituels amazoniens, et du « lion vert » des alchimistes, porteur du feu secret et agent des transmutations. La seconde pièce de notre collaboration est un texte projeté dans la deuxième salle, *cut up* où se télescopent et se répondent les fragments